



## Quelle est la part du maître ? Quelle est part de la l'enfant ?

« Il est exact, Elise Freinet, comme vous le dites, que chaque enfant devrait avoir sa personnalité littéraire et artistique, comme il a sa personnalité morale et sensible. Mais la difficulté est double : d'abord découvrir la réelle personnalité de l'enfant, son individualité qui se manifeste plus par des attitudes que par des expressions orales ou écrites.

Ensuite trouver dans cette individualité les bases profondes de l'expression, « le courant de fond », comme vous dites, qui alimente l'expression vraie et personnelle.

Il faudrait, par surcroît, ajouter une autre difficulté : celle de faire prendre contact à l'enfant avec la pensée des autres, au moment favorable, de proposer à l'élève qui s'ignore l'exemple émouvant de l'écrivain et de l'artiste qui, eux, savent dire leur vérité, de lui faire sentir le vaste champ de la culture. Car c'est bien là, en fait, qu'il faut en arriver : rendre l'enfant conscient du patrimoine culturel, le sentir humble devant la grandeur qui le dépasse, pour qu'il fasse l'effort de continuuel perfectionnement de sa propre personnalité.

Je crois que c'est une faiblesse de ne plus faire apprendre, comme autrefois, par cœur, les beaux poèmes et les belles pages des grands Maîtres. L'esprit de l'enfant se meublait, s'enrichissait d'expressions poétiques et littéraires, de rythmes qui étaient un enseignement. Avec l'exclusive expression enfantine, n'allons-nous pas vers un appauvrissement ? »

Je crains fort chère camarade, que votre penchant à l'analyse vous fasse perdre le fil ténu qui rattache l'enfant individuel à la souche familiale, au milieu social qui conditionnent l'individualité des petits d'hommes. C'est d'abord d'amitié charnelle que se nourrissent nos tout petits. C'est dans les présences de la famille, dans les conditions économiques immédiates, dans la vaste nature, qu'ils trouvent aliments à leur cœur insatiable. L'autorité des Maîtres est chose plus lointaine, elle ne vient d'ailleurs que si se sont éveillées dans l'enfant ces curiosités du gai savoir qui poussent sans cesse la pensée enfantine à trouver appui sur l'expérience des hommes pour aller vers le dépassement. Ce n'est pas de pauvreté intérieure que souffrent nos tout petits ou nos adolescents ; leurs yeux grands ouverts sur les images du monde enregistrent toujours des apports nouveaux. Ce qu'il manque à cette vie intime, informulée ou maladroitement

formulée, c'est l'habillement des mots, leur enfantement tout proche du jaillissement de l'émotion. C'est, bien sûr, ici que la part du Maître est décisive à la condition que l'éducateur ait conscience de ce « courant de fonds » susceptible d'alimenter « l'expression vraie et personnelle ».

Dédé (10 ans) écrit :

« Hier, jeudi, c'est moi qui ai fait le ménage. J'ai lavé la vaisselle, j'ai lavé la table et les chaises, j'ai balayé et frotté le carreau. C'était tout bien propre. »

Y a-t-il derrière cette énumération des simples actes de la ménagère, une joie intérieure informulée ou simplement est-ce là du tout venant pour faire un texte libre ? Dans l'atmosphère vivifiante d'une classe travaillant selon des techniques libératrices, il ne doit pas y avoir de n'importe quelisme, et l'enfant sait très bien que son texte doit être original pour enlever les suffrages de ses camarades. Si l'éducateur sait être de plain-pied avec la jeune ménagère, s'il a pénétré sa personnalité, s'il est au courant des incidences de la vie familiale, il saura sans nul doute découvrir « le courant de fonds » de l'eau souterraine et par une analyse prudente faire surgir des détails, le mot évocateur qui habille et exalte la pensée inconsistante de l'enfant.

« Hier, jeudi, dit l'enfant, c'est moi qui ai fait le ménage. »

C'est sans nul doute un événement et un événement ne va jamais sans émotion. Le jeudi, qui laisse le champ libre à une fillette de 10 ans, est certainement prometteur d'initiatives.

— Comment, Dédé, c'est donc toi qui a décidé de faire le ménage ?

— Oui, c'était sale et en désordre, je voulais que ce soit mieux..

ou bien :

— Maman était partie au marché ; j'ai voulu lui faire une surprise..

C'est à l'origine de l'événement que, d'abord, il faut aller pour découvrir la joie première qui va s'incorporer charnellement aux gestes simples dont l'enfant ne nous donne qu'une énumération banale : « J'ai lavé la vaisselle ».

On ne connaît que ce qu'on fait. Sans nul doute la fillette-ménagère a senti dans le

contact de ses mains « le derme des choses ». Elle a, inscrite dans ses doigts, la fragilité de la faïence, la connaissance à manier le matériau délicat. Et tout autour la caresse de l'eau douce, le jaillissement du jet clair rinçant les objets lavés parachèvent ces sensations subtiles d'un travail exceptionnel. C'est comme on le voit, toujours de plain-pied avec les actes francs que peut naître une manière profonde de penser, de connaître dans la nature des choses.

Et c'est ainsi que l'on arrive, tout naturellement, sans essayer de piper en fraude, des expressions littéraires aux grands Maîtres, à des textes poétiques éclos dans la trajectoire d'une vie d'enfant, par nos pratiques de l'expression libre :

*... Je regarde maman filer. Mes yeux la voient, mais mon cœur la chérit..*

*D'un geste de la main, elle a lancé la roue et les rayons d'abord distincts commencent leur poursuite endiablée, sans cesse accrue par le jeu du pied activant la pédale... La bobine ronfle et s'alourdit.*

*Le long d'un fil invisible, les mains aériennes vont et viennent. Les doigts délicats étirent la toison souple en flocons légers retenus comme une brume vaporeuse autour de la blanche quenouille. Le pouce glisse contre l'index, le fil s'amincit, se tord, s'allonge, tenu comme un cheveu d'ange un instant suspendu dans la clarté du jour. La chanson monotone du rouet berce mon cœur d'enfant et mes yeux de rêve voient la belle image de cathédrale : une sainte femme filant la laine dans l'humble cuisine paysanne, à la lumière douce d'un soir d'hiver.»*

Emilienne C., 14 a.

Il semble qu'une sorte de voyance de l'au-delà des choses accompagne ici la simple objectivité des faits. Pourtant tout est parti de la vision directe, amplifiée par l'analyse, enrichie par les résonances d'une réalité de plus en plus émouvante.

C'est, disions-nous au cours de nos causeries passées, du beau travail qu'il faut toujours partir et c'est bien ici la forme la plus simple de tout enrichissement humain dans lequel l'expression littéraire trouvera son compte.

C'est ce départ initial que devront prendre nos petites Dédé, trop sobres de langage, pour un fonds émotionnel nourri des vraies richesses de l'action. Et quand nous aurons amené Dédé à faire le point, détail par détail, de son métier de ménagère, quand nous aurons délivré la joie de la besogne heureuse jusqu'ici prisonnière de l'ignorance des mots, alors nous pourrons faire appel à l'autorité des Maîtres, à ceux surtout qui ont montré que « le bel ouvrage est fait de grandeur personnelle » et de poésie univer-

selle et, tout naturellement, les vers d'un Samain entrèrent dans l'âme claire de notre jeune maîtresse de maison.

« Ma fille, laisse là ton aiguille et ta laine,  
Le Maître va rentrer ... »

Et alors, l'éducateur prendra, lui aussi, conscience d'un aspect nouveau de la mémoire, celle qui est le foyer d'enrichissement personnel dont parle Freinet.

E. FREINET.